



PIERRE CÉZANNE

**MAGALI
S'EN VA**

Pierre Cézanne

Magali s'en va

© Pierre Cézanne, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-6880-3

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

Souvent les outils volent à travers l'atelier.

Depuis la cuisine Magali entend Gilbert pester une fois encore. Elle sait bien pourquoi.

En s'essuyant les mains sur son bleu de travail, il se dirige vers la caisse. Un client est accoudé au comptoir

Gilbert se perd en excuse,

— Je vous ai fait attendre, même pas eu le temps de me laver les mains.

L'autre, sourire indulgent, tend sa carte.

— Il faut vous faire aider !

— Ma femme m'aide, normalement ! Elle devrait être là ! Au moins pour l'essence. Ça vous aurait évité de poireauter.

Magali achève de se maquiller. Dans le miroir elle aperçoit Gilbert qui entre, timide.

En la voyant, le visage de Gilbert s'illumine. Il s'approche sur la pointe des pieds.

Le bâton de rouge à lèvres à la main, Magali se retourne d'un coup.

— Tu ne va pas me toucher avec des mains pareilles ? Tu ne t'es pas rasé ce matin, regarde à quoi tu ressembles !

Elle se colle au lavabo. Il s'approche encore.

— Non Gilbert ! Non je te dis !

Sa voix s'est faite plus aiguë, un cri. Il s'arrête et regarde ses mains.

— Qu'est-ce qu'elles ont mes mains ?

Magali se détend et remet son visage dans le miroir.

— Tu m'as fait une de ces peurs !

— C'était pour rire.

— Pour rire ? Tu as vu tes mains ?

Gilbert examine ses mains, l'une puis l'autre. Tout ce cambouis depuis tant d'années.

— C'est pas ça des mains sales !

— Oui, si tu veux, mais ne me touche pas avec.

Elle s'écarte. Il ouvre le robinet.

— Tu ne vas pas te laver les mains ici quand même !

Gilbert hésite.

— Mais... pour te dire bonjour...

— Comme ça alors !

Elle tend ses lèvres rouges en rejetant ses deux bras en arrière puis recule aussitôt

— Voilà ! ça ira pour ce matin ! Et puis ton client ? Tu l'as oublié ? Il va arriver ! Tu lui as promis sa voiture pour onze heures ! Tu as vu l'heure qu'il est ? Il vient à pied, ça fait une trotte !

— C'est vrai que sans voiture... C'est loin de tout ici ! Je me demande même comment ils savent qu'il y a un garage ici.

Gilbert tourne les talons. Tout va bien. Magali est toujours-là, avec lui. Il n'y croyait pas au début, une si jolie fille ! Après quelques pas il se retourne

— Il va encore faire chaud aujourd'hui ! Tu sens ça ?

Sur le seuil, les mains sur les hanches dans sa robe fleurie aussi légère que le petit vent qui la taquine, Magali soupire et fait l'agacée

— Tu me dis ça tous les jours ! Je ne sais pas depuis quand ça dure.

Gilbert repart vers l'atelier en sifflant . Elle le suit du regard, « y'a qu'un homme pour siffler ».

La station longe la route à quatre voies. À toute vitesse les voitures défilent dans un vacarme incessant. En général Gilbert n'entend rien. Sauf s'il s'arrête un instant. Alors il écoute la route comme un chien son maître.

C'est elle, la route, qui les a réunis.

Il conduisait son camion, sur l'autoroute, tout droit, des siècles ! Magali servait dans un routier. Les hommes ne la quittaient pas des yeux. Gilbert avait remarqué ça tout de suite. Ils la reluquaient tous. Ça ne la gênait pas. Elle se laissait toucher avec les yeux. Ça ne pouvait pas être autrement, elle était si belle ! Il organisait ses parcours pour faire halte aux heures de son service et à la fin il avait osé lui demander ses jours de travail. Elle n'avait pas su dire non à ses yeux bleus. « On l'a battu » avait-elle pensé en le regardant de côté. Elle en côtoyait des hommes ! Et pas toujours les mieux élevés. Mais celui-là ! Les yeux de Gilbert l'avait arrêtée. Il y en avait des choses là-dedans ! Et puis il sifflait celui-là.

Petit à petit ils avaient arrangé leurs horaires pour se retrouver. Elle posait l'assiette sur la table de Gilbert, sans la lâcher, et, plantée là, elle se voyait plonger toute nue dans le bleu de ses yeux. Ils avaient commencé à se raconter leur vie.

Elle lui avait parlé de Mario. Au début il avait cru qu'elle avait gardé ce gars-là au fond de son cœur, et c'était pas très grave, il comptait bien l'en déloger. Mais plus elle lui en parlait et plus il voyait bien que c'est dans sa peau qu'il était resté. Oui elle l'avait peut-être toujours dans la peau même si elle avait dû se

sauver pour lui échapper. Quand elle lui racontait les derniers jours sur la plage, la mort de son copain d'alors – elle avait 17 ans – et l'arrivée de Mario avec son alpha rouge, il sentait que jamais elle n'avait vécu plus fort. Pourrait-il lui offrir ça ? Mario avait sa violence pour lui, on ne discutait pas, même pas son chauffeur, Teddy, deux fois gros comme lui . Comment faisait-il Mario ?

Il n'avait besoin de rien pour ça et il avait voulu Magali. Comment aurait-elle pu ne pas monter dans la voiture rouge sans un mot. Elle disait regretter d'être montée mais ses tremblements et sa voix plus haute alors disaient le contraire. Il l'avait marquée et il l'avait eue, sa peau. Mario ne travaillait pas, jamais, pas lui, et pourtant il l'emmenait toujours dans des endroits, des restaurants, des hôtels, à Cannes même, la chambre de Jeanne Moreau au Martinez mais elle ne lui posait pas de questions, il n'aurait pas fallu. Elle avait un peu travaillé pour lui, quelques mois, des mecs riches, il l'habillait lui-même, tu vas voir lui disait-il, tu vas voir ce que c'est le fric, tu vas les traire. Quand Mario s'était aperçu que ça ne lui plaisait pas vraiment, tu feras jamais une bonne pute lui avait-il dit, t'es pas faite pour ça et il l'avait installée dans une maison sombre mais avec un grand jardin, en banlieue. Il venait la voir deux ou trois fois par semaine et puis il était venu de moins en moins souvent et finalement plus du tout. Alors elle s'était sauvée .

La vie de Gilbert n'était pas un roman ou bien celui qui l'avait écrit n'était pas très doué. De toute façon quand il racontait sa mère, le café, les conneries avec les copains en mobylette, et plus tard le camion et les heures et les heures de route, elle écoutait à peine. C'est ses yeux qu'elle écoutait, le bleu dont l'Atlantique avait incrusté ses yeux.

Et ainsi de suite, l'un puis l'autre, Mario, la route, les « bahuts ». S'il lui parlait parfois des filles qui venaient les voir, lui et ses copains de camions sur les aires d'autoroute, elle soupirait, je connais, je connais, l'interrompait-elle. Ça finissait presque toujours quand elle se calait entre ses bras galbés, serre-moi fort, serre-moi, chuchotait-elle.

Gilbert retrouve l'atelier.

— Quel bordel ! Ça ne peut pas durer ! Je finis la courroie et je range. Ce sera pas du luxe !

Il fait le tour de l'atelier pour retrouver la clé qui a valsé tout à l'heure, la déniche parmi les outils dégringolés du tableau puis se couche sous la voiture.

Le travail est bientôt fini. En se relevant il aperçoit les jambes de Magali. Elle se tient à contre-jour dans l'embrasement de la porte de l'atelier. Gilbert, ébloui par la lumière du dehors, met la main devant ses yeux et lance

— Elle est vachement transparente ta robe ! On voit tout ! Magali se penche en avant pour regarder et hausse les épaules.

— C'est pas le moment ! Ton client va arriver ! tu as fini ?

— J'en ai plus pour longtemps. C'est pas compliqué une courroie. Il s'interrompt: c'est pas pour ça que t'es venue quand même ! On vient d'en parler de la courroie. Qu'est-ce-qu'il y a ?

Elle se campe devant lui bras croisés.

— Gilbert, tu n'as rien oublié ?

Elle a des questions qui le prennent à la gorge. Il perd ses moyens d'un coup. Sa tête se vide. Il bredouille :

— J'ai... oublié... quelque chose ?

Il cherche désespérément, il court après ses pensées qui se dérobent .Il se dégage de la machine et se relève

— Tu sais que c'est la sortie des classes aujourd'hui ?

— On est le combien ?

— Le cinq mon chéri !

— Et alors ? le gars de la courroie, c'est un prof ?

Magali éclate de rire et lui passe les bras autour du cou sans se coller à lui.

— Ne me touche pas ! Juste un petit baiser...Juste un petit je te dis

— J'ai oublié quoi alors ?

— Pas quoi ! Qui ! Tu ne vois pas ? Vraiment ?

Son visage s'éclaire soudain.

— Marylène !

— C'est pas trop tôt ! Si je n'y pensais pas à ta fille, elle serait de la revue !

— Tu ne peux pas dire ça, je l'aime ma fille. C'est pas de ma faute si les juges sont des cons !

— Ça va ! Garde ton couplet sur les juges et dis-moi comment ça se passe avec Marylène.

— Ils ont dit qu'ils la déposeraient cet après-midi.

— Si ça se passe comme la dernière fois, ça promet ! Gilbert se redresse d'un coup et fixe la route

— Cette fois ça risque pas !

Elle connaît cet éclat dans les yeux de Gilbert. Avec lui elle n'a jamais eu peur mais quand elle voit ça dans ses yeux, elle frissonne.

— Arrête Gilbert ! Ne fais pas ces yeux-là, arrête je te dis ! Elle a martelé ces mots si fort. Il s'apaise.

— Et moi ? Coupe-t-elle, – quand est-ce que tu me fais un enfant ?

Ça y est ! Il se sent pris en faute.

— Mais je veux bien t'en faire un ! Je fais ce qu'il faut, non ?

Elle le regarde par en dessous, une moue moqueuse, lui dépose un baiser sur la joue et se détache de lui.

— Tu pourrais te raser le matin !

Il ne l'a pas entendue et poursuit

— Quand on aura un enfant, tu l'aimeras encore Marylène ? Tu voudras bien qu'elle vienne ?

Elle s'arrête et fronce les sourcils

— Mais je l'aime bien ta fille, c'est pas moi qui l'ai oubliée !

Un chien aboie. Sioux a dû voir quelque chose. Peut-être le gars qui vient chercher sa voiture ?

Magali tend la tête hors de l'atelier. Un homme descend la passerelle qui enjambe la voie rapide pour s'enfoncer au bout de la station. Elle chuchote :

— C'est ton gars je crois ! Tu l'encaisseras, ne le laisses pas repartir sans ! Et s'il ne demande pas de facture, n'insiste pas ! C'est pas l'essence qui nous nourrit !

Elle s'éclipse rapidement, comme si elle n'avait pas vu l'homme qui approche. Elle ne veut pas qu'il la mate.

Gilbert s'avance

— Vous avez trouvé ? À pied c'est pas commode. Ça fait une trotte, c'est le bout du monde ici !

— Le bout du monde oui ! Oublié.

— Ce sera moins dur pour retourner, votre voiture est prête.

Magali a sorti quelques tomates du frigo. Elle prépare une salade. On entend l'eau bouillir et les œufs cogner contre les parois de la casserole. Elle enlève ses chaussures et lève la tête. À travers le vasistas de la cuisine elle aperçoit la station blanchie par le soleil de midi.

"Encore une journée de plomb. Je ne sais pas ce qu'il y a cette année, le soleil nous en veut !"

Elle aime la fraîcheur du carrelage sous ses pieds.

Parfois même en hiver elle reste pieds nus.

Gilbert appelle par l'interphone :

— Il est parti !

— Il t'a payé ?

— Oui mais en chèque !

Elle pose le couteau et lève les yeux au ciel. Il sent son exaspération :

— Il m'a dit qu'il n'avait que ça !

— S'il est pas en bois on aura de la chance, il faut bien s'en contenter, bien obligé ! Elle reprend le couteau et tranche l'oignon d'un coup sec.

"On ne tiendra pas longtemps comme ça !" À l'interphone Gilbert reprend :

— Qu'est-ce que tu nous prépares de bon ?

— Salade niçoise !

Il n'a pas relevé le ton sec de Magali. Il ramasse ses outils, les essuie un à un pour les replacer sur le tableau. Enfin il se recule et contemple sa panoplie. Les outils brillent.

— C'est beau. Je rangerai le reste cet après-midi.

Il aime tout de cette femme, tout ce que touchent ses mains il le mangerait, il mangerait ses mains même, il a toujours faim d'elle.

Avant de la rejoindre, il glisse une clé à mollette dans sa poche arrière et rabat son t-shirt par-dessus. "Bouge-pas de là, je pourrai bien avoir besoin de toi cet après-midi"

— On va sortir la table et le parasol. J'en ai marre de me cacher pour manger ! C'est la sortie des classes après tout, on a bien le droit à la récré nous aussi !

Amusée, Magali regarde Gilbert s'agiter.

— Va d'abord te laver les mains !

— Bon dieu, j'ai entendu ça toute ma vie, "va te laver les mains, va te laver les mains !

Vaincu il ouvre le robinet de l'arrosage et se frotte énergiquement les mains avec un grossier morceau de savon qui traîne sur la pierre de l'évier.

— Si on fermait jusqu'à deux heures ?

— Tu veux fermer la station à midi maintenant ?

— On a bien le droit de manger tranquille. Je ferme ! C'est pas pour ce que nous rapporte l'essence ! Cette putain d'essence qui pue et avec la chaleur qu'il fait ça pue chaque jour un peu plus !

Il traverse la station et tend la chaîne à laquelle est accroché un écriteau sur lequel on lit : "fermé".

Il se défait de son bleu jusqu'à la taille, un instant pensif. Non ça ne pue pas l'essence et même qu'il a toujours aimé ça. Gamin il adorait renifler les gaz d'échappement, les odeurs de garage, de pneus neufs. Très vite il s'était mis à éventrer les moteurs, encore chauds. Et lorsqu'il prenait de l'essence il approchait le nez de la pompe et sniffait d'une seule aspiration interminable, étourdissante en plein. Ça ne lui fait plus le même effet maintenant alors il dit que ça pue

l'essence mais au fond c'est faux, c'est toujours bon.

Sur la table dressée, deux serviettes en papier coiffent les verres ballon. Magali apporte la salade. Gilbert se sert puis tend le plat à Magali

— Si tu étais bien élevé tu m'aurais servie d'abord !

Il s'arrête, penaud

— Sers-toi, vas-y ! Je te tiens le plat.

Ils mangent en silence, le regard dans le lointain.

— Tu ne trouves pas que le niveau de l'étang a baissé ? dit finalement Magali.

— Comment tu vois ça ?

— L'écume au bord, là-bas ! elle pointe sa fourchette. Gilbert plisse les yeux pour mieux distinguer le liseré qui court sur la rive de l'étang.

— On dirait que l'eau est pleine de coton vert.

— C'est la chaleur, l'évaporation. Les algues ça fermente ! Ça sent la vase ! Tu sens ?

— Entre l'essence et la vase ! Oui on dirait que le niveau a baissé.

Magali a remonté sa jupe à mi-cuisse. Son corsage entrouvert découvre la courbe de sa poitrine très finement duvetée. Les yeux sur l'étang, elle ne remarque pas le regard de Gilbert. Il devine ses seins, ses seins dont la vue l'enivre, ses seins qu'il aime tant prendre à pleines mains. Lorsqu'elle le laisse faire, du bout du doigt, il suit le sillon qui plonge au milieu.

— Qu'est-ce que tu regardes ? Elle l'a surpris.

Il bafouille

— Euh... rien !

— Comment ça rien ? Elle se retient de rire devant son air de gamin pris en faute. Ah les hommes ! Vous ne changerez jamais ! et comme si de rien n'était, elle demande: tu veux du fromage ? Un fruit ?

Chaque fois qu'il la regarde, chaque fois il est heureux, heureux de la voir marcher, manger, dormir, râler même. Heureux le soir quand, nue contre lui, elle chuchote tout bas au creux de son oreille : "viens !"

Gilbert croque le dernier quartier de la pomme que Magali lui a épluchée.

— À quelle heure ils amènent Marylène ?

— Je ne sais pas ! Tu sais comme ils sont ! Magali lève les yeux au ciel. Mais ne te fais pas de soucis, cette fois tout ira bien conclut-il en tapotant sa poche.

Il prépare le café. Magali se laisse engourdir par la chaleur qui peu à peu étouffe jusqu'au vacarme de la route.

Le vent du sud chahute la surface de l'étang.

— Tu sais Gilbert, si ça continue comme ça on ne pourra pas payer !